

JOURNAL DU DIABLE

RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIFER.

ADMINISTRATION

X.....

Bureau du Journal : Cours Bourbon, 49.

BOITE DU JOURNAL : Rue Tupin, 31.



La vie est un passage
Qu'il faut savoir franchir :
Soyez fou, soyez sage,
Il vous faudra mourir !

LUCIFER.

RÉDACTION

X.....

Bureau du Journal : Cours Bourbon, 49.

On est prié de ne pas oublier d'affranchir.

A NOS LECTEURS

Que chacun se rassure, le *Diable* est meilleur que sa réputation, et il déclare, par notre organe, qu'il a jeté sa fourche aux orties pour ne faire de mal à personne.

Le *Diable* n'est pas ce qu'un vain peuple pense !...

Il possède, dans son arsenal, certains petits instruments avec lesquels il veut aiguillonner..... oh ! n'ayez pas peur !... votre curiosité, tout simplement.

Le *Diable* publiera un *Manuel des connaissances utiles* à l'usage des célibataires et de tous ceux qui voudront en goûter.

Il fera défiler devant vos yeux la *Galerie des ridicules*, amusement créé pour la distraction de ces dames.

Le *Diable* vous promet des revues originales..... Malicieux lecteurs, à ce mot de revues nous vous entendons demander s'il y aura des..... bonnes !..... Oui, il y aura des..... mais arrêtons-nous, ce raisonnement sent trop l'infanterie.

L'intention du *Diable* est de vous offrir, à chaque numéro, un feu d'artifice tout composé d'étincelles de la vieille gaité gauloise.

Ce pauvre *Diable*, qu'on a mis à toutes les sauces et à qui on a toujours attribué tous les maux de l'humanité, vous prouvera son innocence en vous démontrant qu'il n'est jamais venu, quoi qu'on ait dit, habiter parmi les fils d'Adam, les sachant plus mauvais que lui !...

C'est aujourd'hui le premier de l'an, époque à laquelle l'on s'offre des douceurs, accompagnées d'une longue suite de mensonges débités sans rougir. Comme notre *Diable* n'est encore qu'un pauvre inconnu, il ne peut que vous présenter ses respectueux hommages. Quant aux douceurs, il vous laisse le soin d'en acheter.

Nous ne ferons pas d'analyse humanitaire, les humains n'étant pas si beaux par eux-mêmes.

Le *Diable* s'éloignera toujours avec circonspection des tarés ; il ne mordra pas même ceux qui, sans honneur et sans conscience, ne croient ni à Dieu ni au diable et n'ont retenu qu'une chose de la *Bible* : le culte du veau d'or. Notre *Diable* ne les mordra pas, soyez sûr, parce qu'il en mourrait.

Quand ce pauvre *Guignol* a fait son entrée dans le sombre empire, le *Diable* a deviné que vous aviez besoin d'un journaliste, et prenant un costume de folie, il est venu se jeter dans le tourbillon de la mascarade humaine pour vous prouver que, quoiqu'on s'acharne à le nommer *l'Esprit du Mal*, c'est pourtant un esprit sain.

LA RÉDACTION.

LUCIFER AUX LYONNAIS!

Lyonnais ! ce ne serait pas trop d'un *Te Deum* et d'une réjouissance publique pour célébrer dignement mon incarnation et mon joyeux avènement parmi vous.

Je n'ai rien de méchant. Votre mère Ève vous le prouve, puisque la tradition, ce qui est vrai, vous rapporte qu'elle a écouté mes sornettes.

Noé, le conservateur de toutes les espèces, avait emporté un diable dans l'arche..... C'était ce diable de Cham. Un bon diable, croyez-moi, qui égayait de ses lazzis le vaste bâtiment si bien organisé, et dans lequel Noé avait accumulé tout le confort désirable.

C'est en feuilletant les mémoires de Cham (tous les diables sont tenus d'écrire leurs mémoires) que j'ai fait la précieuse découverte que Noé, pour charmer les loisirs de la traversée, faisait des calembours et buvait de l'absinthe. Autrefois, c'était donc comme aujourd'hui, le liquide était la consolation suprême de ceux qui n'en avaient pas d'autre... C'est un fait prouvé par le déluge.

Supprimez le diable, et tout l'échafaudage de votre civilisation s'écroule ; c'est le chaos, c'est l'inconnu ; tous vos systèmes sont à reconstruire, le piédestal leur manquant.

Le diable est partout ; votre charmant bébé est un petit diable, votre femme est souvent un grand diable, vos créanciers sont de mauvais diables..... Ceux qui ont passé au laminoir des pieuvres sont de pauvres diables. *Guignol* était un bon diable !...

Pauvre *Guignol*, quelle diable d'idée de promener sur les épaules de ses concitoyens la trique qui n'aurait dû caresser que les côtes de sa Madelon !

Guignol, la marionnette rieuse, ivrogne, gouailleuse, mais surtout sans ambition, lui, le prolétaire content de son sort et bornant à quelques réflexions peu étendues ses discussions philosophiques, il devint raisonneur et triste, moraliste et bavard.

Un jour, que Gnafron l'avait grisé avec un petit brinde de la comète, il se mit en tête que le genre humain était à refaire, que le monde devait être renversé, qu'un nouveau déluge... de coups de trique était devenu nécessaire, qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir !...

Aussi présomptueux que songe-creux, ce pauvre *Guignol* s'était imaginé qu'il était le polichinelle prédestiné pour la réalisation de ces grands cataclysmes ; c'est à cette hallucination que l'on doit l'épouvantement de tant de gens considérés et le trouble de tant de familles honnêtes.

La pauvre marionnette ne se doutait pas que loin d'être un assemblage de mauvaises passions, de sots préjugés et d'intérêts malfaisants, la société, au contraire, est une réunion d'hommes disposés à s'entraider et à se respecter. Le bien d'autrui, loin d'être la proie du plus habile, est une chose sainte que personne ne songe à toucher.

La biographie des hommes ne doit s'écrire qu'avec de l'encre rose, et, si *Guignol* revenait, il s'empresserait de faire réparation d'honneur à tous ces petits amours-propres blessés. Éclairé et convaincu, le moraliste triqueur s'écrierait avec la plus entière conviction : « Je m'étais trompé. Aujourd'hui que la lumière s'est faite à mes yeux, autrefois obscurcis, je trouve :

Tous les hommes parfaitement justes et sensés ;
Tous les commerçants honnêtes ;
Tous les médecins infailibles et désintéressés ;
Tous les grands journaux intéressants et spirituels ;
Tous les maris clairvoyants jusqu'à la double vue ;
Toutes les femmes ornées des vertus de *Lucrece* (pas Borgia). »

Pauvre *Guignol* ! Il irait même jusqu'à prouver que Que les calicots sont séduisants et pétillants d'esprit ;
Que les rosières abondent dans la classe des devi-
deuses ;

Que les financiers épousent des fermières (et non pas des bergères) ;

Que les artistes ne gagnent pas d'argent ;

Que dans un grenier l'on est bien à vingt ans ; ce que personne ne conteste et que je ne contesterai pas !

Vous le voyez, le diable n'est pas sombre et taciturne comme on vous le dépeint ; il est gai, même très-gai, et je ne sais pas pourquoi l'on s'acharne à le dénaturer.

Rabelais ne disait-il pas aux filles de Meudon, que le diable trouvait de bon ton et qu'il riait en voyant leurs jupons courts.

La preuve que le diable ne fut jamais laid et repoussant, c'est qu'une femme vous plaît toujours lorsqu'elle possède la beauté du diable.

Demandez aux jeunes filles si les garçons ne sont pas des diables ? les en aiment-elles moins ? — Au contraire, les plus diables sont les plus recherchés !...

Dans le monde, qui n'est pas un peu diable ?

Les hommes le sont tous un peu.... Les maris, dites-vous ? Ils le sont encore plus que tous les autres, et je ne me battrais pas avec eux comme le font les chèvres entre elles ; les armes ne seraient pas égales et je reconnais de suite mon infériorité de ce côté.

Comme diable, fils de diable et père de diable, j'ai pu feuilleter les archives infernales, et j'ai fait ample moisson de nouveautés inconnues des diables noirs, qui ne sont pas de bons diables.

C'est par la peur du diable qu'on rend les enfants sages et qu'on fait devenir fous les esprits faibles. On me dit difficile à confesser, rien n'est plus faux ; on me noircit bien à tort, moi qui n'ai jamais fait de mal à personne, pas même aux possédés (du démon bien entendu), qui n'étaient que dépossédés de leur raison.

Il y a au monde des gens qui trouvent leur intérêt à me faire plus noir que le diable ; ne les écoutez pas ; je suis inoffensif comme les esprits frappeurs du spiritisme, qui ne frappent que les imaginations.

Voltaire, Rousseau, Lammenais, Béranger et tant d'autres, sont tous des diables renommés ; il y en a comme cela des millions dans mon sombre empire ; là-bas, il y a joliment de l'esprit accumulé, le Paradis n'étant pas fait pour ces gens-là !...

Maintenant que vous me connaissez, veuillez, Lyonnais, vous souvenir du *Diable*.

X**.

LES ODEURS DE PARIS

Au bruit fait autour des *Odeurs de Paris*, cet ouvrage qui a soulevé tant de controverses, le Cogne-Mou de *Guignol*, Barillot enfin, n'a pu assister paisiblement à cette levée de plumes sans prendre part au combat, et s'armant en guerre, il a décoché à l'auteur de tant de parfums, le trait suivant, que nous avons trouvé dans le *Soleil* :

Gloire au Dieu tout-puissant qui nous permet de vivre !
Les Odeurs de Veillot s'exhalent vers le ciel.
L'orchestre séraphique, aux instruments de cuivre,
Gronde au signal vibrant du piston d'Ariel ;
Les Odeurs de Veillot s'exhalent vers le ciel.

Canonisons Veillot, cet égoutier sublime,
Puisqu'il sent l'eau bénite où l'on cherche le sel.
Il fouette sa fureur et la croit légitime ;
Pour terrasser le Mal, il faut être Michel.
Veillot sent l'eau bénite où l'on cherche le sel.

Veillot vient d'effacer les Pères de l'Eglise.
Il veut nous flageller par amour fraternel.
De nos impuretés l'odeur le scandalise,
Mais sa chrétienne main les offre à l'Eternel.
Il veut nous flageller par amour fraternel.

Veillot est le scalpel du chancre qui nous ronge :
Sa prose est incisive et son vers immortel.
Puisque dans nos humeurs il souille son éponge,
Pour tant de charité qu'on lui dresse un autel.
Sa prose est incise et son chant immortel.

Sa robe, quand il pleut, se change en écritoire ;
Sa plume de choucas n'a pas l'odeur du miel.
Elle aime à lacérer une chère mémoire
De son bec corrosif et pestilentiel,
Sa plume de choucas n'a pas l'odeur du miel.

En nous purifiant, Veillot se purifie ;
Il a le doux parfum du lis blancs d'Israël :
Il s'admire tout bas, tout haut se glorifie,
Et prend ses cheveux gris pour l'aile d'Israël.
Il a le doux parfum des lis blancs d'Israël.

Avant que de son corps on fasse une relique,
Les Odeurs de Veillot monteront vers le ciel ;
Et s'il doit trépasser d'un accès de colique,
Faisons-lui son linceul de feuillets de missel.
Les Odeurs de Veillot monteront vers le ciel.

BARILLOT.

OUBLIETTES

Ce pauvre décembre, qui vient de finir, est le mois où l'on exécute à tout propos le *Balancez vos dames*.

Tous les prétextes sont bons.

C'est une affaire urgente qui vous appelle au loin ; un mariage qu'on ne veut pas manquer ; c'est la dureté d'un père qui vous coupe les vivres et vous force à rentrer en famille, etc. Toutes ces ruses ne sont rien, comparées à celles que ces *dames* emploient pour attirer à elles des cadeaux de toute nature.

Cette fin de mois est chargée de combinaisons financières, c'est le moment où jamais pour les amoureux d'avoir du génie, s'ils veulent échapper aux conséquences de ce coup de foudre si terrible pour eux.

Que d'hypocrisies naissent aux alentours du jour de de l'an, que de haines dissimulées sous la déférence !

Non licet strenuas diabolicas observare

a dit le concile d'Auxerre. Ce qui veut dire : Il est défendu de donner des étrennes, c'est un usage diabolique.

Voici un texte sacré qui sans être connu de tous est suivi par un grand nombre. Les étrennes qu'on ne donne pas sont les étrennes qu'on se donne. Mais nous voici au 1^{er} janvier.

L'année nouvelle est commencée, le monde est partagé en deux camps, ceux qui donnent par force et ceux qui prennent sans y être forcés. Enfin, c'est le jour des étrennes. On en voudrait douter, vos yeux se ferment, que ces écorces d'orange gisant maculées sur les trottoirs, ces carrés multicolores de papiers *ad hoc*, ces processions de *mouchérons* chargés de brimborions qui marchent en se pouléchant les doigts et les babines, vous rappelleraient à la réalité, si déjà votre estimable cloporte, dans un louable empressement, ne vous avait éveillé de grand matin pour vous jeter à la figure la banale formule de la mendicité autorisée.

Vous voudriez croire à une mystification, que cela ne vous serait pas possible, en côtoyant dans la rue des gens moroses et grincheux, des *gens vidés*, en un mot,

qui tout bas marmottent en marchant la balance de leur bilan.

Vous-même.... vous seriez forcé de vous rendre à l'évidence devant la piteuse grimace de votre efflanqué porte-monnaie.

Pour compenser tant de maux, cette année 1867, qu'apporte-t-elle dans ses bagages ?

Je n'en sais rien, ni vous non plus !... Nous sommes comme beaucoup d'autres ! ! !...

Il y aura l'Exposition, dit-on.

Je trouve que nous sommes assez exposés comme cela !

Avant de dire adieu à mes étrennes, je veux vous faire connaître l'étymologie du nom de la chose. Autrefois, paraît-il, on se faisait cadeau réciproquement d'un gourdin de palmier (peut-être pour se défendre des demandeurs importuns) ou *strema* d'où vint *strenuæ*, et enfin *étrennes*.

Les cocottes qui voudraient qu'on inventât un jour de l'an, tous les mois, n'auraient certainement pas élevé une statue à Tibère qui défendit qu'on donnât des étrennes passé le jour de l'an.... même aux garçons de café.

Caligula, plus facile, fit publier à son de trompe qu'il accepterait toujours des étrennes, personne ne lui en aurait refusé.... et pour cause.

Vespasien, sans doute le père des *colonnes utiles*, émit une doctrine commune aux Gros-Navets et aux Trichines de notre époque, doctrine qui a pris de l'extension en venant jusqu'à nous.

Vespasien a dit : « L'argent n'a pas d'odeur, » et nous avons ajouté : « qu'il n'a pas même de couleur !... »

Attention !... Voilà le mot de la fin :

Une biche. — Mon petit chien, j'espère que tu vas me donner quelque chose pour mes étrennes ?

Le pigeon. — Tout ce que tu m'as volé, en me faisant payer seul la location d'un meuble qui servait à plusieurs ! ! !... X**

LA CHUTE DES FEUILLES

Air des *Feuilles mortes*.

Les journaux sont allés où vont sur cette terre,
Les feuilles de cyprès et celles des lauriers.
Leur existence, hélas ! qui fut trop éphémère !...
A souvent réjoui nos esprits familiers !...
Voici pour remplacer leurs histoires accortes,
Un journal amusant, seulement né d'hier !...
Quand vous regretteriez ces pauvres feuilles mortes
Que, comme vous, j'aimais, vous lirez Lucifer ! !... (bis.)

Sans les profils charmants de ces feuilles rieuses,
J'aurai eu bien souvent l'ennui pour visiteur,
Ne troublez pas mes nuits, ombres mystérieuses,
Je ne fus pas jadis un faux adorateur.
Vous lisant près de l'âtre, ayant fermé mes portes,
Le soir j'étais heureux et je bravais l'hiver,
Mais je veux remplacer ces pauvres feuilles mortes,
Par le nouveau journal écrit par Lucifer ! !... (bis.)

Cocodès et Gnaffron, Guignol et Tintamare
Tous les autres aussi, comme eux ont disparus,
Tous arrivés sans bruit, ont fui sans crier gare !...
C'est en vain qu'on les cherche, on ne les trouve plus ! ! !
Mais où donc êtes-vous, feuilles de toutes sortes ?...
Caron vous mène-t-il du côté de l'enfer ?...
Il faut, pour remplacer ces pauvres feuilles mortes,
Acheter aujourd'hui celle de Lucifer ! !... (bis.)

UNE TOURNÉE EN PROVINCE

Un Lyonnais, ayant lu, dans le *Progrès* du 4 décembre, une reproduction de la Causerie théâtrale de Francisque Sarcey, sur la situation des théâtres de province, croit qu'il est de son devoir de réfuter les allégations de l'éminent critique parisien, et nous adresse l'article suivant :

Je ne sais si M. Sarcey est Parisien, un acte de naissance établissant son identité d'enfant de Paris, pourrait seul rendre excusable le langage qu'il tient vis-à-vis la province. Chacun sait que le Parisien a toujours douté qu'on pu l'égaliser, et, surtout, n'a jamais voulu reconnaître aucune supériorité.

Mais.... si, par un hasard quelconque, M. Sarcey n'est qu'un de ces honnêtes provinciaux qu'il plaint tant, ses paroles ressemblent assez à celle du fils qui renierait sa mère parce qu'elle ne porte pas une toilette Benoiton.

Un tort commun à bon nombre de touristes de la capitale, c'est de ne connaître de Lyon que la gare de Vaise ou celle de Perrache.

En se renseignant un peu, on arrive à savoir que Lyon est une ville de 350,000 habitants, et que sur ce chiffre il y a, tout au plus, 40,000 tisseurs et non canuts, comme les appelle M. Sarcey.

Pour les étrangers à notre ville, qui ont lu l'article de M. Sarcey, Lyon n'est qu'un immense atelier de tissage, dont les habitants, tous canuts, doivent avoir des goûts et des mœurs à part, et différer essentiellement des autres peuples civilisés.

J'avais toujours cru qu'on appelait *tisserand*, l'ouvrier qui tisse la toile, et tisseur celui qui tisse la soie. Me serai-je trompé ?

Le mot *canut* est une locution locale peu polie et malsonnante, dont la véritable étymologie est aussi inconnue que l'origine du mot *Ohé ! Lambert !* dont Paris a fait si longtemps retentir ses carrefours.

Il y avait autrefois, en Danemark, dit-on, un roi du nom de Canut-le-Grand; serait-il, par hasard, descendu à utiliser sa royale main au point de doter l'humanité de quelque chose de bien ?...

La soierie a du bon et du beau, et, sans elle, les bonshommes parisiens seraient bien empruntés pour parer les idoles décrépites, que la province repousse et que la corruption parisienne attire, comme les feux de la Saint-Jean les imprudents papillons.

Je ne crois pas à cette origine, et, comme l'étymologie du mot *canut* m'importe peu, j'abandonne aux savants le soin de la découvrir. Seulement, je suis étonné que M. Sarcey ait employé un mot si peu littéraire, lui, puriste par excellence autant qu'élégant écrivain. Une dernière remarque : mathématiquement parlant, le nom de *canut* est à celui de *tisseur*, ce que le terme d'écrivassier est à celui de *littérateur*. Jugez, M. Sarcey, si vous avez fait plaisir à ces bons Lyonnais, dont les fils (fils de canuts, dites-vous), ne fréquentent pas assez assidûment les théâtres.

Il n'est pas à ma connaissance que le théâtre des Célestins ait périclité, au contraire.

Je suis tenté de croire qu'en écrivant sa Causerie théâtrale, M. Sarcey tenait sa lorgnette par le gros bout, ce qui lui a fait voir tout en mal.

Les Célestins font encore salle comble, chaque fois que le spectacle est présentable; mais, qu'irait-on faire? Sinon bâiller devant des drames quadragénaires ou des vaudevilles fabrique parisienne, dont toute la charpente repose sur un mot risqué, parfois peu honnête et souvent très-immoral.

Le Grand-Théâtre a progressé. C'est un fait évident. Les Lyonnais vont à l'opéra, est-ce par goût?... Est-ce par genre?... Je ne demande pas à le savoir!...

M. Sarcey trouve qu'il faut qu'une femme soit bien enragée de voir une pièce pour rester dans un fauteuil étroit, où elle n'est *vue que de son mari!*...

Voilà donc le bout de l'oreille!... O corruption parisienne, ce sont là de tes coups!...

N'être *vue que de son mari*, est-ce donc une affliction? Alors, je l'avoue, nous sommes bien à plaindre.... parce que, jusqu'à ce jour, Lyon n'a eu que fort peu de ces femmes qui vont au théâtre, moins pour la pièce, que pour échapper à la vue de leurs maris et pour s'y afficher comme des gravures au-devant de la boutique d'un marchand d'estampes; et, aussi, pour la gloriole qu'on puisse dire par la ville, le lendemain : « Avez-vous vu, hier, Mme X...., quelle magnifique toilette, et comme ses diamants avaient de feux à son cou de cig...., qu'allais-je dire...., c'est à son col de cigne?... Oui! oui! ravissante! répond ordinairement l'interpellé, lorsqu'il a mauvaise langue; tout cet argent gaspillé donne une fière idée des ressources des adorateurs!... son mari est si bon!!! »

Chaque matin, Paris ramasse 400,000 conversations de ce genre peu charitable, sur le bitume des boulevards.

Aujourd'hui, tout grand homme doit découvrir quelque chose, et M. Sarcey a non-seulement découvert que le théâtre se mourrait en province, mais il a trouvé, et c'est la vérité, que la faute en est toute à Paris qui ne nous envoie plus de pièces capables d'intéresser un public naïf.

Lyonnais, vous êtes naïfs, c'est M. Sarcey qui le dit, et un homme positif ne s'avance jamais sans preuves. Cette trouvaille lui sera comptée par la postérité sur le même pied que s'il eût décrit dans l'immensité des espaces inconnus la configuration d'une planète de trois cent millionième grandeur.

Paris est incapable de nous fournir de drames pour la consommation courante. Aveu précieux, qui est un avis à nos directeurs qu'ils aient à se pourvoir ailleurs; chez les auteurs du crû, par exemple, et d'aider ainsi à la *décentralisation*.

M. Sarcey trouve que la province n'a que des médiocrités théâtrales; à qui la faute, sinon à Paris, ce minotaure qui ne se soutient qu'en dévorant continuellement les enfants que la province s'épuise à y envoyer.

Le critique de l'*Opinion nationale* trouve que Lebrun est un bon acteur; je suis de son avis... Mais quand à dire qu'il ne saurait guère *creuser* un rôle, c'est là une présomption que je ne partage pas. Lebrun remplit ses nombreux rôles mieux que beaucoup des acteurs parisiens qui étudient durant des trois ou quatre mois et les jouent presque consécutivement des années entières, pour arriver à les interpréter moins bien que notre acteur des Célestins.

Lebrun est obligé d'apprendre ses rôles en quelques jours et le peu de suite des représentations ne lui permet guère de les *creuser*.

Dire que Lamy s'est acoquiné aux Célestins c'est faire injure à l'artiste. Acoquiné, de tout temps a voulu dire vivre en mauvaise compagnie; et je ne présume pas que ce soit la signification que M. Sarcey ait voulu donner à cette expression. Je le crois trop homme d'honneur pour avoir eu la moindre idée de jeter sciemment à la face d'un artiste aimé et apprécié du public lyonnais une épithète si peu flatteuse.

Bondois est un acteur qui nous convient et que nous trouvons bon parce qu'il nous plaît; mais de là à un favori il y a encore une certaine distance. Il est vrai, que son jeu est un peu indolent et son physique a quelque chose de froid; mais s'il était parfait nous serions obligés de nous en passer.

Mlle Meyronnet vaut bien la plupart des ingénues de Paris, et Mlle Smith ne le cède à aucune des actrices de son genre.

Mme Lamy a bien son mérite et... j'en passe. Que M. Sarcey compte et voie, parmi les grands noms, combien d'illustrations militaires, littéraires, artisti-

ques ou simplement manufacturières sont véritablement parisiennes ?...

La province ne fournit-elle pas régulièrement, à Paris, les neuf dixièmes de ses célébrités ?

Nos chanteurs et nos acteurs dès qu'ils acquièrent une renommée un peu éclatante, la Babylone moderne ne vient-elle pas nous les enlever, pour avoir l'orgueil de dire: Ils sont à moi !!!

Paris décore sa ceinture avec les trésors qu'elle arrache à la province. Elle sait, la Sodome nouvelle, qu'aujourd'hui ceinture dorée fait bonne renommée; et, comme l'affiche d'un saltimbanque montreur de phénomènes, Paris donne de belles espérances et n'étale que des infirmités.

Si nous n'avons pas des actrices qui en imposent par leurs parures, comme les vôtres; cela tient à ce que, chez nous, elles n'ont pas trouvé le moyen, en gagnant 200 fr. par mois de dépenser 20,000 fr. sans faire des dettes; mais, patience, cela arrivera peut-être bien un jour.... Hélas! ce sera toujours trop tôt !!!

Elles apprendront, comme les vôtres, que l'or dore toujours un blason et une ceinture, et que ce cher métal, qu'il vienne de la boue ou d'un marché de Judas, joui toujours d'une grande considération.

En province, c'est convenu, nous sommes encroûtés, retardataires, nous sommes des ignares !... Ah! M. Sarcey, j'aurais tant aimé vous entendre dire en style parisien que nous manquons de *chic* et que nous n'avons pas le moindre petit *bout de chien* !

Que voulez-vous?... Il n'y a qu'un Paris en France et qu'une France dans le monde. — Nous nous trouvons heureux comme nous sommes, et nous espérons être encore longtemps à l'abri de la contagion parisienne (rien de celle d'Emile Augier).

Dans notre ignorance, nous savons qu'il vaut mieux être petits que grands, et que, si la foudre frappe de préférence les plus élevés; l'envie s'attaque toujours à ceux qui jouissent de la supériorité.

X...

COUPS DE CISEAUX

Un soir, mû par je ne sais quel vague sentiment de curiosité, j'entraî à l'Alcazar, où mes regards tombèrent sur une quantité de bipèdes bizarrement accoutrés, auxquels on donne sans raison le nom de quadrupèdes bien précieux dans les déserts africains, et dont ils diffèrent cependant sous tous les rapports :

Ces quadrupèdes sont utiles et ces bipèdes nuisibles et dangereux; ces quadrupèdes sont révérencieux, on dit même qu'ils ne passent jamais devant un *dolmen* sans s'agenouiller, ces bipèdes font parade d'insolence et de grossièreté et ne professent d'autre culte que celui du veau d'or; ces quadrupèdes n'ont pas été rangés dans la classe des êtres intelligents, ces bipèdes appartiennent à une race noble, mais ils se sont dégradés; ces quadrupèdes peuvent rester huit jours sans boire, les bipèdes de l'Alcazar ne peuvent rester huit minutes sans éprouver des titillations dans le pharynx; au reste, dans les marchés couverts auxquels les Latins avaient su trouver le nom expressif de *Lupanar*, le verre en main sert d'entrée en matière pour le trafic de la chair humaine, corrompue ou non, et qui, dans le premier cas, a le privilège de ne pas être atteinte par la loi du 27 mars 1851.

Pour caractériser ces marchés, à l'exemple des Latins, on aurait pu les appeler *Louveterie*, qui aurait bien été le mot propre, car j'ai entendu dire par un maître compétent, le docteur Ricord, que la lèpre des Hébreux était moins une *punition du ciel* que le résultat de la débauche, mais les moyens curatifs étant inconnus à cette époque, le mal allait toujours croissant et s'étendait sur toutes les parties du corps, ce qui, par bonheur, arrive rarement de nos jours. Contentons-nous de périphrases imposées par la pauvreté de notre langue et revenons à nos bipèdes.

Autour d'eux papillonnent quelques jeunes gens qui

passent leur journée à mesurer des étoffes, au détriment de pauvres femmes obligées de porter des fardeaux sur les épaules et sur la tête, et à débiter le répertoire des blagues usitées dans la vente au détail, qui dinent sobrement, paient quelquefois leur traiteur plus sobrement encore, et vont faire la roue près de ses dames dont ils sont fiers d'étancher la soif et de partager les faveurs, trop heureux si le médecin et le pharmacien ne viennent, à la fin du mois, ébrécher leurs émoluments.

Je dois avouer que les bipèdes sus-énoncés ne se font pas ordinairement accompagner de ces animaux à branchies que les maraîchères promènent chaque matin dans les rues de Paris, en criant : « Il arrive....., il arrive..... »

Quant aux autres jeunes gens qui fréquentent l'Alcazar, ils sont généralement de bon ton, ils se trouvent là comme on se trouve à l'estaminet pour caramboler et brûler un trabucos ou du maryland, et j'aime à croire qu'ils ne laissent pas à ces dames la liberté de leur tendre la main dans les rues.

Mais, attention ! le chef d'orchestre bat la mesure, tout remue, un quadrille va commencer ; je suis un groupe qui enveloppe deux danseurs et deux danseuses émerites : la Brune et la Blonde. La première est de couleur châtain-foncé, son nez est mal fait, son regard n'est pas beau ; la seconde, de beaucoup plus petite que l'autre, a les yeux bleus, ses cheveux sont mal peignés, mais de couleur fauve, les postiches se chargent de compléter les deux têtes. Pourquoi ce groupe de curieux ? C'est que les deux bipèdes lèvent la jambe à hauteur de votre chapeau, crachent l'injure à perte d'haleine au besoin, et bavent le vice à plusieurs kilomètres à la ronde.

Pendant ce temps, je découvre ça et là une pauvre fille qui n'a encore mis qu'un pied dans l'ornière du mal, qui s'avance en hésitant, toute chagrine que personne ne l'ait invitée à sauter et à se rafraîchir. Elle vient cependant pour faire l'essai de ses charmes, mais elle n'ose se jeter à la tête des hommes, et, *Proh pudor !* envie les talents, l'effronterie et le cynisme de la Brune et de la Blonde.

Pauvre fille ! son tour viendra toujours trop tôt !

Oh ! son premier faux pas lui coûtera bien cher !
Encore quelque temps elle vendra sa chair.
Innocence, bonté, cœur, âme, disparue !
Vous la verrez un jour au coin de quelque rue,
La figure fardée, amorcer les passants,
Pour un peu de monnaie exciter dans leurs sens
De la lubricité la fièvre dégoûtante !
Attristé la voyant un jour éblouissante
Vous direz : « La vierge a perdu son flambeau,
Sa robe d'innocence est un hideux lambeau.
Jeunes filles, craignez que l'amour ne vous tente ! ! ! »

Onze heures sonnent : les lustres s'éteignent, certains couples se débandent, d'autres se forment, les bipèdes consolident les cheveux qu'elles ont achetés, rajustent les toques de singes, plats à barbe en troncs de choux qui couvrent leur encéphale et déguerpissent pour continuer à huis-clos l'œuvre commencée au bal.

Deux heures plus tard je humais l'air dans l'intérieur de la ville : tout était fermé, pas une fente n'était traversée par quelque lueur clandestine, et, cependant, pour qui connaît Lyon nocturne, il y a des logements où règne la vie, si toutefois on peut appeler vie cette fièvre du jeu qui tue l'âme d'abord et le corps ensuite.

C'est là que des jeunes gens, de jeunes époux, des pères de famille viennent faire l'apprentissage de la misère, de l'abrutissement, du suicide et du bague ; mais il n'existe plus d'yeux ni d'oreilles, mieux vaudrait prêcher dans le désert.

..... Le jeu est une lèpre hideuse
Qui vous suce le sang. Oui, cette plaie bonteuse
Vous ronge tout entier : le cœur, l'âme et le corps.
Le joueur reste sourd à la voix des remords.
Rien ne peut résister à son moindre caprice.
L'assassin peut pleurer en allant au supplice,
Quelquefois une larme efface des forfaits ;
Le joueur n'est plus homme : il ne pleure jamais.
Il va tout immoler sous ses pieds : la famille,
La patrie et l'épouse, et le fils et la fille,
Et Dieu même..... X***

DERNIERS MOMENTS DE GUIGNOL

Le diable, qui a le privilège de voir et d'entendre bien des choses qui restent cachées au commun des mortels, assistait aux derniers moments de Guignol.

Consciencieusement, un ami du moribond, est là qui rédige une oraison funèbre qu'il prononcera sur la tombe de l'illustre malade. Guignol, à son heure dernière, voit surgir une idée de son cerveau ; ses yeux brillent d'un éclat fiévreux, sa langue seule reste libre et n'est nullement affectée. « Je veux, dit-il à son ami, être enterré sur la route de Vienne, à l'angle du chemin de Venissieux. Là, chaque matin, je serai salué par les abeilles rentrant avec leurs convois de ce miel parfumé qui, s'il n'a rien des parfums de l'Arabie, a néanmoins beaucoup de l'Arabe. Ils n'oublieront pas, ces nobles accapareurs de ce que l'humanité a produit de plus utile, que je fus leur Homère, et que ce sont mes chants qui ont attiré l'attention du monde civilisé sur leur belle contrée. »

— Ce que tu demandes-là, mon ami Guignol, est impossible !...

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne dois reposer que dans une terre bénite.

— N'est-elle donc pas bénite, la terre de Venissieux, n'y vient-il pas de l'herbe et des fleurs comme au cimetière ?

— Tu seras damné, réplique avec gravité le pauvre Consciencieusement épouvanté.

— Imbécile, répondit Guignol, lorsque vous me déposerez dans mon trou, il y aura vingt-quatre heures que je connaîtrai le jugement suprême, et je serai casé dans ma catégorie depuis longtemps. Tu vois donc, pauvre Cavet, que le lieu où reposera mon salsifis ne pourra rien faire à la chose, parce que je ne suppose pas que là-haut les jugements puissent, comme dans ce bas monde, être renvoyés à la huitaine.

— Meurs donc..... comme tu as vécu !..... en impie !!!

— Mon cher Consciencieusement, si tu n'étais pas mon ami, je ne voudrais pas que tu prononçasses sur ma tombe la moindre petite oraison funèbre, parce que, comme un avocat, tu ne dirais que des mensonges ; mais pour t'éviter de tomber dans les rengaines habituelles, si tu veux m'être agréable une dernière fois, tu vas me soumettre d'avance ton petit discours, pour que j'élague tout ce qui a pu s'y glisser de faux ou de mensonger.

— Je veux bien !...

— Commences donc !... Que vas-tu dire ?

— Eh bien ! dit Consciencieusement, « Celui qu'un destin fatal enlève à notre admiration, laisse après lui d'unanimes regrets. »

— Mauvais, fit Guignol. Aucun être ne laisse après lui de regrets unanimes. C'est une bourde qui ne peut se débiter que parmi les innocents qui croient encore à la vertu.

— Aimes-tu mieux : « Des amis qui le pleureront toujours. »

— Ce n'est pas plus exact. Un ami est chose si rare, tandis que des multitudes d'ennemis sont embusqués et rampent sur le chemin de la vie pour vous faire trébucher dans les fossés.

— Alors ! « Laisse d'inconsolables amis. »

— Encore un mensonge. La douleur se guérit vite et sans traitement ; c'est une goutte d'eau qui tombe dans un lac ; une fois disparue, la ride créée par sa chute sur la surface, on en cherche en vain la trace.

— Je dirai, fit Consciencieusement : « Des amis qui garderont son souvenir. »

— Le souvenir est chose bien fragile ; je sais, par expérience, qu'il ne faut guère compter sur la mémoire des humains. Passons à la suite.

Consciencieusement continua en ces termes : « Je ne vous parlerai point de ces talents ; vous avez tous été à même de les apprécier. »

— Surtout Rognegramme, que j'ai gratifié, l'an passé, d'une fameuse volée de bois vert.

— « Il fut bon fils » continua Consciencieusement.

— Qu'en sais-tu ? répliqua Guignol. Voilà comme se font les oraisons funèbres, et les épitaphes alignées dans les cimetières ne sont qu'un tissu de mensonges et de faussetés. Je n'ai jamais connu ni père ni mère, si j'avais eu une famille, je ne serais pas allé si loin, peut-être. Une famille vous impose ses goûts et contrarie tous les vôtres.

— « Il fut bon époux » ajouta Consciencieusement.

— Ma foi, je n'en sais rien, fit Guignol. J'ai, comme tout le monde, épousé une femme que je crois n'avoir jamais beaucoup aimée... Elle a dû faire toutes mes volontés et non les siennes ; si elle voulait une robe, il fallait qu'elle se l'achetât de ses épargnes. Si à ce compte on est bon époux, tant mieux ; je saurai bientôt ce qu'on en pense là-haut.

— « Il a été bon Lyonnais » fit l'orateur. « Vous avez été tous témoins du zèle intelligent qu'il a mis à vous administrer des coups de tavelle. »

— Ne dis pas cela, tu me compromettrais.

— « Il vécut en philosophe et il est mort de même. Passants, jetez des fleurs sur sa tombe. »

— Bien, dit Guignol, ton dernier paragraphe est, à lui seul, toute mon oraison funèbre ; le reste n'est qu'un assemblage de mots très-étonnés de se trouver ensemble. Mon cher Consciencieusement, je te conseille de conserver un prudent silence et de garder ton discours pour une meilleure occasion. Fais graver seulement sur ma pierre tumulaire cette simple et véridique épitaphe :

CI-GIT
JEAN GUIGNOL
Né de père et mère inconnus
Mort
déjà deux fois dans sa vie
1893

Guignol exhala un long soupir....

Rendit-il son âme à Dieu ?

Le diable n'en sait pas plus que vous ! ! !

A NOS FUTURS COLLABORATEURS

Venez à moi, vous tous qui avez des plumes ; mon journal est ouvert à toutes les intelligences.

Plus on est de fous, plus on a d'esprit.

Ma feuille est un navire dans lequel chacun aura son rôle. Souvenez-vous-en, futurs collaborateurs ! Embarquez-vous, chez moi, on collabore.

DIABLERIES

Un cocodès à un autre :

— Tu sais la grosse Manon.... c'est un vrai requin !

— Dis donc une baleine.

— Ah ! dit la Trichine, qui avait entendu, vous voudriez bien être des Jonas !

Le nec plus ultra du jour :

— Et votre fille ?..

— Elle est heureuse, elle a un monsieur de la Bourse.

Les pieuvres ont de drôles d'expressions pour exprimer leurs caprices.

Virginie à Césarine :

— Tiens, il est gentil ce petit, un jour que je serai veuve je me le paierai !

Le Rédacteur-Gérant : NOVÉ,

Association typ. Lyon, à resp. limitée, Regard, r. Tupin, 31.